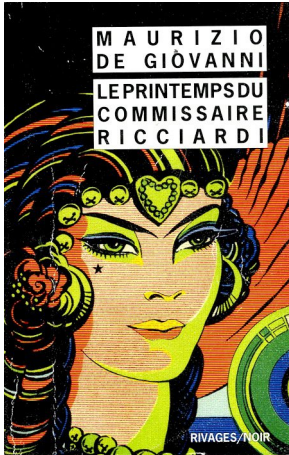


Quelques livres pour les vacances

1) **Maurizio De Giovanni**, *L'hiver du Commissaire Ricciardi, Le printemps du Commissaire Ricciardi, L'été du Commissaire Ricciardi, L'automne du Commissaire Ricciardi, Le Noël du Commissaire Ricciardi, Les Pâques du Commissaire Ricciardi*. Chez Payot, Collection Rivages entre 2011 et 2017.

Ce n'est pas une nouveauté, mais la série des histoires policières du Commissaire Luigi Alberto Ricciardi et de son adjoint, le brigadier Raffaele Maione, est une lecture passionnante que vous ne pouvez pas manquer. Tous les épisodes se passent à Naples en 1931, sous le fascisme, mais Ricciardi et Maione ne sont pour rien au monde fascistes, ce sont des policiers avides de justice et qui veulent comprendre pourquoi un crime a été commis et qui l'a commis. Ce sont deux personnalités attachantes dans leur différence : Ricciardi est un solitaire d'une trentaine d'années qui vit sous la protection de Rosa, sa vieille tante septuagénaire, en contemplant de sa fenêtre sa jeune voisine dont il est secrètement amoureux sans oser le lui dire, tandis qu'elle ne pense qu'à lui, tout intimidée par la carrure de ce grand policier connu de tous, craint et respecté, mais peu apprécié de ses supérieurs en raison de son indépendance et de ses méthodes, car Ricciardi, traumatisé dans son enfance par la vue d'un cadavre, voit la souffrance des morts et les entend « parler » de choses sur leur fin de vie qui vont le mettre sur la voie de la solution. Lui-même souffre de ce don, en même temps qu'il l'exploite dans son travail. Quant à Maione, c'est un bon père de famille amoureux de sa femme, et dévoué à ses enfants ; il est le seul à aimer et à soutenir inlassablement le Commissaire, dont il connaît la souffrance et la solitude. Deux personnages auxquels on s'attache peu à peu. Voilà un portrait du Commissaire :

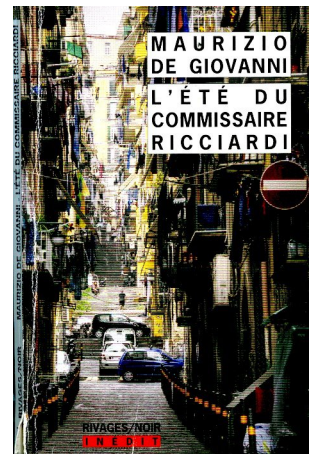


« Luigi Alfredo Ricciardi était de taille moyenne, maigre. Un teint mat, des yeux verts qui lui dévoraient le visage ; ses cheveux noirs, coiffés en arrière et fixés à la brillantine, laissaient parfois s'échapper une mèche qui lui tombait sur le front et qu'il remettait distraitemment en place d'un geste sec. Un nez fin et mince, comme les lèvres. Des mains petites, presque féminines : nerveuses, toujours en mouvement. Il les tenait dans ses poches, conscient qu'elles pouvaient trahir son émotion, sa nervosité.

Des rentes provenant de sa famille auraient pu lui éviter de travailler, mais elles ne l'intéressaient pas plus que cela. Elles auraient pu aussi lui permettre - comme ne manquaient pas de le lui rappeler les quelques parents qu'il rencontrait de manière épisodique, l'été au pays - des fréquentations plus conformes au nom qu'il portait. Mais il dissimulait aussi bien les rentes que le titre, afin de passer le plus possible inaperçu et de suivre la voie qu'il s'était choisie ; ou mieux, la voie qui l'avait choisi. Essayez donc, aurait-il dit s'il l'avait pu, de la ressentir, cette douleur : constamment, perpétuellement ; sous toutes ses formes. Depuis ce fameux jour de son enfance, elle venait quotidiennement demander la paix, réclamer justice. Il avait décidé d'étudier le droit, avait fait une thèse en droit pénal, puis il était entré dans la police : l'unique moyen pour adresser une requête, faire appliquer la loi, réveiller la justice, afin d'alléger ce fardeau. Rester dans le monde des vivants pour ensevelir les morts.

Il n'avait pas d'amis, ne fréquentait personne, ne sortait pas le soir, n'avait pas de femme. Sa famille se limitait à la vieille tante Rosa, désormais septuagénaire, qui l'assistait avec une dévotion absolue, l'aimait tendrement mais ne faisait guère d'efforts pour comprendre ses regards et ses pensées » (*L'hiver du Commissaire Ricciardi*, pp. 15-16).

Les intrigues sont toutes originales et excitantes pour notre curiosité, depuis ce grand ténor retrouvé mort dans sa loge lors d'une représentation de *Cavalleria rusticana* et dont la belle veuve va s'enticher du Commissaire, jusqu'à cet enfant retrouvé mort au pied du grand escalier du Tondo de Naples ou à cette grande duchesse tuée d'une balle en pleine tête à travers un coussin.



« L'enfant était gris et ses cheveux étaient plaqués sur son crâne sous l'effet de l'humidité. Il se tenait droit, les mains posées sur les genoux et les pieds suspendus à quelques centimètres du sol, la tête légèrement penchée, les yeux perdus comme dans un rêve ou une pensée. Le chien semblait dormir, la tête posée sur ses pattes, sa mantelure à taches marron, trempée, une oreille dressée, la queue immobile le long de son corps. On aurait pu se demander ce qu'ils attendaient. Ou s'ils étaient en train de penser à quelque chose qui venait de se produire, et qui avait laissé une trace dans leur mémoire. Ou encore s'ils étaient attentifs à des bruits ou à une musique.

Maintenant la pluie se renforce, elle tombe à verse, c'est comme un geste de révolte au lever du soleil ; le chien et l'enfant ne réagissent pas, l'eau en furie les laisse indifférents. Le long du nez de l'un et de l'oreille dressée de l'autre, serpentent des ruisseaux glacés.

Le chien attend.

L'enfant ne rêve plus » (L'automne du Commissaire Ricciardi, p. 10).



Lisez cette série, et vous aurez aussi la sensation de vous retrouver à Naples, chaque chapitre est comme un petite vision d'un aspect de la vie napolitaine, on se promène dans toute la ville et parfois la région, en même temps qu'on assiste à une tranche de vie policière et politique du fascisme, ses services secrets, ses hommes de main.

Maurizio de Giovanni est un auteur napolitain né en 1958, il a été lauréat du prix Scerbanenko du roman policier pour son polar de 2012, *La méthode du crocodile*, le premier volume où il crée le personnage du Commissaire Lojacono. De

Giovanni, qui travaille à la Banque de Naples, est aussi un sportif de haut niveau et il écrit plusieurs ouvrages sur son équipe favorite de football, celle de Naples évidemment. Dans les années 2010, il écrit encore d'autres récits dont certains feront l'objet de séries télévisées.

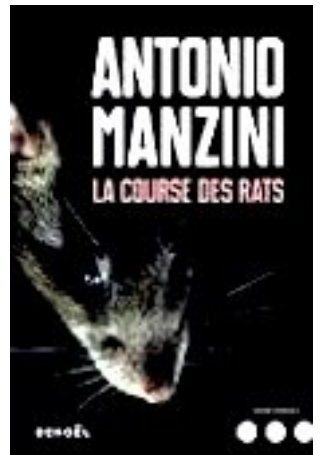
2) **Antonio Manzini**, *Un homme seul*, Denoël, 2018, (*Era di maggio*, Sellerio, 2015).

C'est une nouvelle enquête du commissaire et sous-préfet Rocco Schiavone, après plusieurs autres publiées par cet auteur chez Sellerio, Einaudi et Chiarelettere.

Le sous-préfet est à bout de souffle et il reste enfermé dans sa chambre avec sa chienne Lupa après l'assassinat, dans sa chambre de la rue Piave à Aoste, d'une de ses amies, tuée alors que l'on croyait tirer sur lui. Il se sent responsable de cette mort, et va donc se charger de l'enquête, où il devra affronter entre autres une 'Ndrangheta toujours plus active et dominante jusqu'au Nord de l'Italie. Vous lirez avidement cette histoire policière qui nous fait entrer aussi dans la vie italienne quotidienne d'aujourd'hui.

Antonio Manzini, romain né en 1964, a d'abord été acteur dans de nombreux films et séries télévisées entre 1989 et 2016, et metteur en scène, puis il a commencé à écrire des romans policiers à partir de 2013.

Les éditions Denoël ont publié aussi en 2019 la traduction de ce qui fut le premier roman d'**Antonio Manzini** en 2017, *La giostra dei criceti*, *La course des rats*. Cela intéressera nos gouvernants : il s'agit entre autres d'un projet tendant à faire disparaître tous les retraités, question d'économie !



3) **Leonardo Sinisgalli**, *Au pas inégal des jours*, Éditions de la Coopérative, 2019 (*Fiori pari, fiori dispari*, Mondadori, 1945).

Les Éditions de la Coopérative nous permettent de redécouvrir cet ouvrage de 1945, déjà paru en 1996 en français, d'un grand auteur trop peu connu chez nous. On le réédite aujourd'hui en France comme en Italie.

Sinisgalli était né dans une famille modeste en 1908 à Montemurro, dans la province de Potenza ; la Basilicata était alors la région la plus pauvre d'Italie, celle qui va inspirer le *Cristo si è fermato a Eboli* de Carlo Levi en 1945. Recommandé par un prêtre, **Sinisgalli** fait cependant des études secondaires à Caserta

chez les Salésiens et à Benevento chez les Frères des Écoles Chrétiennes, après le départ de son père en Amérique latine pour assurer la vie de sa femme et de ses huit enfants, puis des études d'ingénieur à Rome,



où il devient un ami du poète **Giuseppe Ungaretti** qui oriente son intérêt pour les arts, la littérature, la poésie. Il refuse alors de suivre **Enrico Fermi** dans ses travaux de physique nucléaire pour pouvoir consacrer plus de temps à ses créations poétiques. Il part en 1931 à Milan où il travaille dans diverses industries, tout en s'occupant de publicité et de design, chargé de la promotion d'un nouveau produit, le linoléum. Il publie plusieurs volumes de poésie, inspirés souvent par les souvenirs, les paysages, les coutumes de sa région natale, où il retourne régulièrement voir ses parents et ses sœurs. En 1938, il sera embauché chez Olivetti où il invente un nouveau système de communication et crée la revue *Civiltà delle macchine*, dont il dirige les numéros jusqu'en 1958. En 1942, un volume, *Vidi le Muse*, rassemble l'ensemble de ses poèmes antérieurs. Il participe à la Résistance romaine. Puis il publie en 1945 cet ouvrage autobiographique, où il fixe les

moments essentiels de toute sa vie passée, désir déclenché par la mort de sa mère en 1943. Il devient peu à peu le principal promoteur et collectionneur d'art moderne.

Le titre italien est une invention poétique : les botanistes parlent de « feuilles » paires et impaires, mais pas de fleurs, et les 28 chapitres du livre semblent constituer une sorte de mois lunaire en hommage à une mère tendrement aimée, associée à l'astre que Sinisgalli avait déjà chanté dans son recueil *L'âge de la lune* (traduit aux éditions Arfuyen en 1979). Ce qui l'inspire surtout, c'est l'amour de sa Basilicata, qu'il regretta toujours d'avoir quittée à 9 ans : il écrit ici « *je dis parfois en plaisantant que je suis mort à neuf ans* ».

Dans sa postface, **Jean-Yves Masson** écrit : « *Au pas inégal des jours* est de ces livres magiques qu'on garde près de soi comme des talismans dès lorsqu'on en a compris toute la valeur humaine. Écrit pour résister en secret à la violence des temps, et peut-être pour sortir de l'Histoire, c'est l'un des plus parfaits chefs-d'œuvre de son auteur et probablement la meilleure voie d'accès à son univers ».

C'est dans cet esprit que vous aurez beaucoup de plaisir à le lire.

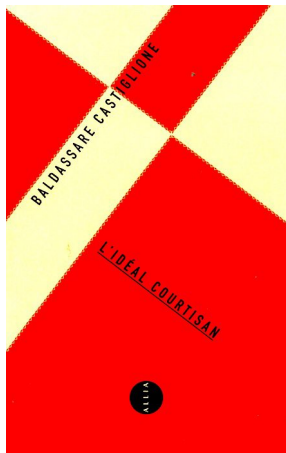
4) **Dans un autre genre**, les éditions Allia ont eu la bonne idée de faire paraître une nouvelle traduction d'un chapitre de *Il cortegiano* de **Baldassare Castiglione**, paru en 1528 à Venise. C'est le Livre III du traité, consacré à la formation de la Dame de cour, donc un texte essentiel pour définir l'idéal courtois du XVI^e siècle italien, mais aussi un témoignage important du féminisme au temps de la Renaissance italienne, et une définition étonnante de l'amour courtois idéal (**Baldassare Castiglione**, *L'idéal courtois*, traduit de l'italien par **Jean de Palacio**, Éditions Allia, 2019, 124 pages).

Baldassare Castiglione (1478-1529) est un écrivain lombard né près de Mantoue ; mais comme beaucoup de ses collègues de l'époque, il était aussi diplomate, ambassadeur, au service de plusieurs cours, de Mantoue, d'Urbino, de Milan, de Rome pour qui il finit ambassadeur en Espagne, où il meurt en 1529. Il est l'auteur de plusieurs poésies, d'une importante correspondance, mais surtout de sa dernière œuvre, le *Livre du courtisan*, écrit en 1513-1524 mais publié seulement en 1528.

C'est un ouvrage dialogué en quatre livres, réalisé à la cour d'Urbino pour décrire ce que doit être le parfait courtisan, amateur de la beauté parfaite, physique et morale, dont **Isabelle d'Este** fut sans doute un modèle. Il dessine donc un idéal de vie à l'opposé de la pratique réelle des princes telle que la décrit **Machiavel**. C'est aussi une belle description de ce nouvel idéal de la Renaissance désormais détaché de la métaphysique



Raffaello, *Baldassare Castiglione*, 1514-5, Louvre



chrétienne et centrée sur l'homme tel qu'il doit être dans le monde concret dont il s'agit maintenant d'écrire le manuel, le guide pratique, d'où ces deux ouvrages du *Prince* et du *Courtisan*, parmi plusieurs autres.

Face à **Pietro Bembo** qui représente le platonisme pétrarquais du passé, on va donc rencontrer des princes d'aujourd'hui comme **Cesare Gonzaga** et **Julien de Médicis**, tandis que deux femmes, **Emilia Pia** et la duchesse **Elisabetta Gonzaga di Montefeltro** vont arbitrer les dialogues de ce Livre III. C'est aussi l'époque où les communes médiévales font place aux « seigneuries » dirigées par un « prince » tout-puissant dont il faut donc être le très bon « courtisan ».

C'est dans ce contexte qu'il faut lire ce Livre III sur la nature de la femme et son excellence, qu'elle soit paysanne ou princesse, louée par les deux protagonistes « féministes » tandis que leurs deux opposants mettent en valeur la femme

cruelle et destructrice. L'ouvrage est d'une grande actualité, tant les idéologies machistes et les revendications féministes sont restées souvent les mêmes dans nos esprits « modernes ». Jugeons- en par ce petit passage de la page 31 :

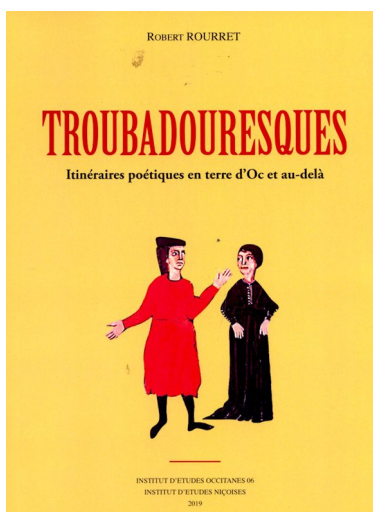
« - Je m'étonne, dit alors en riant le seigneur Gaspard, que, puisque vous attribuez aux dames les lettres, la continence, la magnanimité, la tempérance, vous ne vouliez encore qu'elles gouvernent les cités, fassent les lois et conduisent les armées, et que les hommes s'en tiennent à la cuisine et à la couture.

Le Magnifique, riant aussi, répondit :- Peut-être que cela aussi ne serait pas si mal ; ajoutant : Ne savez-vous pas que Platon, qui à la vérité n'était pas très ami des femmes, leur donne la garde de la cité ? et tous les autres offices martiaux aux hommes ? Ne croyez-vous pas qu'il s'en trouverait beaucoup d'entre elles, qui sauraient aussi bien gouverner les cités et les armées que les hommes ? Mais je ne leur ai pas confié ces charges, parce que c'est une Dame de Cour que je forme, et non une reine ».



Tiziano, *Isabella d'Este in nero*, 1534-6, Vienne

5) Robert Rourret, *Troubadouresques, itinéraires poétiques en terre d'oc et au-delà*, Institut d'Études occitanes et Institut d'Études niçoises, 2019, 300 pages, 29 euros (on peut le commander par téléphone au 06 73 55 39 11).



C'est un itinéraire original qui nous entraîne dans un voyage alphabétique non seulement dans les communes du pays d'Oc où ont vécu des troubadours, mais en Allemagne et en Italie. Cette dernière connaissait bien les troubadours occitans et leur langue depuis le milieu du XIIe siècle, car ceux-ci étaient impliqués aussi dans les luttes qui déchiraient l'Italie entre les Guelfes et les Gibelins (la Provence dépendait de l'Empire et l'auteur rappelle que Frédéric Barberousse vint se faire couronner à Arles, non pas empereur comme il le dit mais seulement « roi d'Arles » en 1178). Il cite donc **Pèire Vidal**, **Sordello da Goïto** (que **Dante** rencontre dans le chant VI du *Purgatoire*) et plusieurs autres troubadours. Il évoque aussi l'école sicilienne autour de **Frédéric II**, qui utilisa abondamment les thèmes poétiques des troubadours et qui influença beaucoup la poésie du jeune **Dante**, qui évoque **Arnaud Daniel** (*Purgatoire* XXVI), puis celle de **François Pétrarque** : habitant d'Avignon dans sa jeunesse, il y rencontre Laure avant de se retirer dans sa maison près de la Fontaine de Vaucluse. Autant de liens entre les troubadours provençaux et l'Italie, dans le

Piémont (Voir l'article « MONTFERRAT »), ou Gênes (Voir l'article « GÊNES »), chez les Malaspina (Voir l'article « MALASPINA »), ou plus tard chez un poète comme Giosuè Carducci (1835-1907).

On va donc de commune en commune et de pays en pays, depuis « Allemagne » jusqu'à « Ventadour » et Limoges, en lisant beaucoup de poèmes assortis de leur traduction française (on regrette évidemment à ce propos de ne pas disposer d'un CD, mais on en connaît le prix ! On peut aussi espérer qu'un jour **Anne-Marie Sgaravizzi**, l'une des collaboratrices de l'auteur, nous livrera quelques enregistrements).

Une trop brève bibliographie termine l'ouvrage. On regrette qu'elle ne cite pas le beau livre d'**Henri Marrou (Davenson)**, *Les troubadours*, Éditions du Seuil, 1961, 189 pages, un des seuls à avoir évoqué de façon critique l'influence de la poésie de l'Islam que défendaient les critiques andalous comme **Ramòn Menèndez Pidal**, alors que **Marrou** défend la thèse de l'origine grégorienne. Il fut aussi l'un de ceux qui savaient que la musique était à cette époque inséparable de la poésie, et qu'il n'y a pas de poésie troubadouresque sans accompagnement musical.

Mais, malgré ces petits défauts ou imprécisions (Frédéric II n'est pas né en 1211 mais en 1194, il n'est pas non plus couronné empereur en 1211 mais entre 1212 et 1215, par exemple, p. 241 ; une carte des communes citées serait aussi la bienvenue), ce livre offre un parcours poétique instructif et agréable, et vaut la peine d'être lu et relu, vous pouvez simplement y chercher une commune ou une autre. Et aussi d'être regardé pour ses nombreuses images et photos d'une grande variété, qui illustrent parfaitement le propos.

Bernard de Ventadour



6) Paolo d'Achille, *Breve grammatica storica dell'Italiano*, Carocci editore, 2019, 144 pages, 12€ (*Brève grammaire historique de l'Italien*).



Plutôt qu'un livre de vacances, c'est un document que conserveront toute l'année près d'elles les personnes qui apprennent la langue italienne et qui souhaitent la connaître dans sa structure et dans son histoire.

Cette grammaire apporte peu d'éléments nouveaux sur l'histoire de la langue, mais il est précieux par sa présentation très pédagogique, qui rend accessible un sujet difficile.

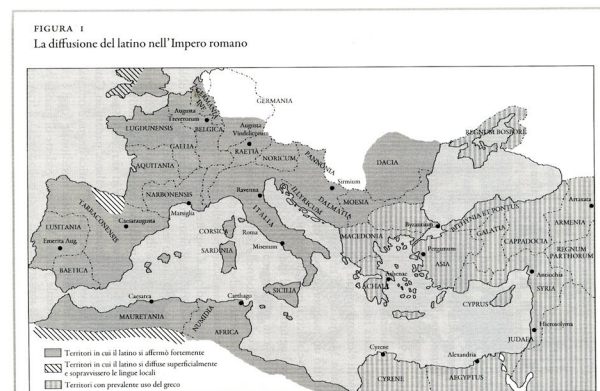
Il précise d'abord dans l'introduction le sens des termes linguistiques indispensables pour comprendre une grammaire historique de la langue, depuis *i foni* (les phones, les sons) et *i fonemi* (les phonèmes), les voyelles, les consonnes, les semi-consonnes ; il explique une réalité dont chacun de nous devrait être conscient en observant ce qui se passe dans sa bouche lorsque ses poumons expulsent de l'air à travers les cordes vocales, émettant des sons soit graves soit aigus, soit oraux soit nasaux, etc. . Il explique ce qu'est la morphologie, la syntaxe, le lexique, les variables linguistiques, toutes choses qui devraient être connues et faciliteraient ainsi l'étude d'une langue par des

adultes.

Il montre comment on est passé du latin écrit au latin parlé, vulgaire, aux langues romanes et aux dialectes, selon les régions qui se mettent à parler latin alors qu'elles ont déjà une langue maternelle plus ancienne. Il joint à son texte plusieurs cartes qui l'illustrent bien.

Puis il passe à l'étude de la langue proprement dite en tenant compte des aires dialectales de l'Italie et de leur diversité, selon lesquelles se transforment différemment le vocalisme et le consonantisme à partir du latin, pour finir par l'étude de la morphologie des mots, de la syntaxe et du lexique.

On se rend ainsi mieux compte pourquoi les mots italiens ont pris leur forme d'aujourd'hui, par exemple pourquoi le *causam* latin donne parallèlement les *cosa* et *causa* italiens, ou le *macchinam* latin à la fois *macina* et *macchina*, pourquoi *vitium* donne à la fois le populaire *vezzo* (=



habitude) et le savant *vizio* (= vice), comment certains mots viennent de l'allemand, d'autres du français, de l'anglais ou de l'arabe, etc.

Ce livre serait un instrument de travail précieux pour les groupes qui étudient l'italien. Non pas une lecture suivie, mais une recherche ponctuelle à propos d'un article, d'un pronom personnel ou d'un verbe.

7) Et puis n'oubliez pas de grands livres dont on vous a déjà parlé comme celui de **Francesca Melandri**

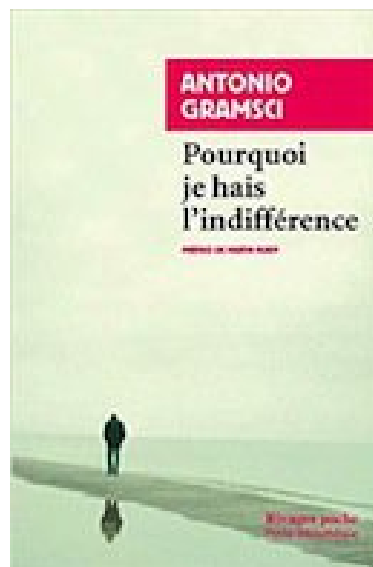
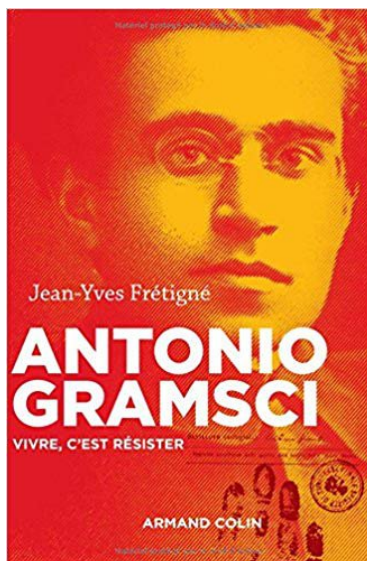


(*Sangue giusto, Tous sauf moi*), ou celui d'**Andrea Pennacchi**, enfin traduit, *Canal Mussolini* (Liana Levi, 552 pages, 13€, traduit par Nathalie Bauer), ou les extraits de **Giacomo Leopardi**, *Ainsi parlait Leopardi* (Arfuyen, Édition bilingue, 176 pages, 14€, traduit par Gérard Pfister). Et non plus le *Venise à double tour* de **Jean-Paul Kauffman** (Éditions des Équateurs, 336 pages, 22€), à côté de la nouvelle traduction du *De Venise à Venise* de **Pier Maria Pasinetti** (1913-2006) (Liana Levi, 464 pages, 13€), un de ses nombreux ouvrages sur Venise.



Nous vous recommandons aussi la BD sur

Artemisia Gentileschi (1593-1652), une de premières femmes peintres à avoir été reconnue (**Nathalie Ferlut, Tamia Baudoin**, *Artemisia*, Delcourt, 96 pages, 15,50€). Et terminons par une nouvelle biographie de Gramsci, **Jean-Yves Frégné**, *Antonio Gramsci : vivre c'est résister* (Armand Colin, 288 pages, 24,90).



J.G. 21 juillet 2019